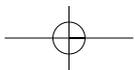
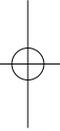
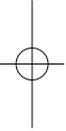


Le Délégué





Didier Desbrugères

Le Délégué

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

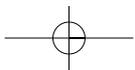
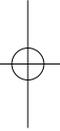
contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

L'intrigue du conte placé dans la bouche du capitaine en page 122 est empruntée au recueil d'Anatole Le Braz intitulé *Magies de la Bretagne* (Robert Laffont, 1993).

Illustration de couverture :
© Walter B. McKenzie / Getty Images

© Gaïa Éditions, 2010
ISBN 13 : 978-2-84720-173-4

*Pour Antoine,
mon fils et mon nocher ;
je n'aurais voulu personne d'autre.*



I

La lumière tombe des fenêtres à meneaux. Rongée par l'humidité comme une fresque d'église, l'immense carte de la République habille les quatre murs de la salle des Délégués, enjambe portes et fenêtres, et empiète par endroits sur les corniches du plafond. Elle date. Sans doute la doit-on à un artiste de second ordre. Elle est peinte à la détrempe. Des vignettes aux couleurs crayeuses, aux prétentions réalistes, distribuent villes, fleuves, montagnes et plaines. L'étendue du territoire étourdit et sa diversité étonne. Édifices coiffés de coupes ou de bulbes, flèches gothiques, portes monumentales parées de bas-reliefs de céramique, figures monolithiques arrachées à la roche. Tous les mythes, toutes les croyances cohabitent. La République expose sa domination universelle.

Lettre de nomination en main, Josef Strauber parcourt des yeux l'interminable itinéraire pour rejoindre son poste ; encore la Providence l'a-t-elle favorisé, car le bourg de Lurna n'est pas le plus éloigné de la capitale. Loin s'en faut. Néanmoins, selon son estimation, plusieurs semaines de voyage l'attendent. De fait, l'étendue de la République est telle qu'il est inconcevable de penser réunir, ne serait-ce qu'une fois par décennie, l'ensemble des Délégués. Pas même par zone, ni par région. Si bien que la salle vaste et dénudée ne sert jamais. C'est pour cette même raison que les autorités gouvernementales ont inlassablement favorisé l'amélioration des moyens de communication. Le service des agents de liaison, assimilé à un corps militaire, appartient à l'élite de la République. Il est envié des nations voisines. L'esprit d'innovation technique l'anime. Grâce à lui, les Délégués sont reliés aux organes centraux.

Le Délégué

L'huissier qui avait introduit Strauber était reparti depuis longtemps. Aucun bruit ne se faisait entendre. Strauber notait avec application les noms qui jalonnaient le parcours jusqu'à Lurna. Parfois il complétait en recopiant sous forme de croquis les détails fournis par la carte : une gare, un port fluvial en aval de méandres torrentueux, une tour ruinée qui commandait la piste vers un col. Aussi prenant ce travail était-il, Strauber n'en ressentait pas moins la montée d'une oppressante angoisse face à la vision d'une immense solitude à venir, dont cette salle déserte était le point de départ, et son voyage, la phase initiatique. Son stylo tremblait légèrement. Ses forces abandonnaient son corps cotonneux. C'est dans un état de faiblesse proche de l'évanouissement qu'il inscrivit le bourg de Lurna, terme de son périple. L'espace d'un éclair, un accès de pessimisme et de noirceur l'associa à celui de sa vie.

Josef Strauber n'avait personne à prévenir. Pour sa part, il ne tirait aucune gloire ni satisfaction de cet état de totale liberté, envié de tous au moins une fois dans sa vie. Il ignorait où trouver sa maîtresse. Il l'entretenait un peu, si le mot convenait à quelques soupers dans des gargotes, une place de théâtre au poulailler, une fanfreluche achetée à un marchand ambulant quand ses finances le lui permettaient. En tout cas, indigence financière ou sentimentale, cela revenait au même. Leurs rencontres s'égrenaient de mois en mois, et toujours par hasard.

Sa mallette suffit à recevoir le peu de linge, les ustensiles de toilette et les livres de droit qui constituaient l'ensemble de ses biens. Il remit les clefs à sa logeuse. Il avait revêtu son unique complet, fatigué mais présentable. Derrière le guichet, le visage chafouin et querelleur hésita entre l'obséquiosité dictée par le costume et

Le Délégué

le dédain face à la légèreté du bagage. L'uniforme noir à double rangée de boutons de cuivre devait lui parvenir plus tard.

Aux Magasins généraux, un fourrier lui remit son équipement. Une sacoche de cuir au rabat estampé des armes de la République. Retapée par le bourrelier, coutures refaites, graissée, elle paraissait comme neuve. Prête à reprendre du service. Strauber visa le registre et reçu en échange le double carbone du bon d'affectation de matériel de l'État.

Il s'assit dans l'immense cour pavée des Magasins. L'air était froid, presque glacial malgré la journée ensoleillée. Un millier de fenêtres l'observait. À ses pieds, la sacoche officielle et sa valise de carton formaient un attelage dépareillé. Il déplia le plan copié à main levée dans la salle des Délégués. Les indications lui paraissaient suffisantes. L'ennui résidait dans l'absence d'échelle. Les cartographes ne pouvaient avoir oublié cette précision essentielle. Déjà dans l'état d'esprit docile des serviteurs du régime, et non sans une certaine admiration pour les sphères ténébreuses du pouvoir, il pencha pour un secret politique. Il se livra donc à une estimation en s'appuyant sur sa connaissance des frontières, plus ou moins établies, de la République. Son district se situait sur la plus grande longueur du territoire, sur un axe sud-ouest – nord-est, à un peu plus de la moitié de la distance qui séparait la capitale, elle-même excentrée, de la bordure septentrionale. Environ une paire de milliers de lieues, à vol d'oiseau, qui traversaient fleuves et montagnes. S. s'avoua incapable de coller une durée précise à un tel parcours. Le ruban hachuré de la voie ferrée s'interrompait à mi-chemin. Cependant, il avait entendu parler de réseaux secondaires. Personne dans les instances administratives n'avait été en mesure de le renseigner avec exactitude

Le Délégué

sur les moyens de transport au-delà de l'ultime gare desservie régulièrement depuis la capitale. À l'Institut de géographie, en l'absence d'une autorisation officielle de recherche, des visages suspicieux et des tracasseries réglementaires avaient rapidement sevré sa curiosité. S. épiait le triangle d'ombre qui gagnait graduellement dans la cour. Le train partait à minuit. En tant que Délégué subalterne, catégorie des débutants mais où, dans la réalité, s'éternisait la majorité du corps, S. voyageait en troisième classe. Il aurait pourtant bientôt quarante-cinq ans.

Des stalles compartimentaient le wagon de part et d'autre de l'allée centrale. Étendu sur la couchette supérieure, S. songeait. À l'exemple de la majorité des voyageurs, il avait cloisonné son espace individuel grâce à son pardessus appendu comme un rideau. Il le protégeait de la lumière aveuglante du plafonnier qui demeurait allumé la première nuit. Les usagers de troisième classe la consacraient à s'installer en prévision d'un séjour prolongé. On déployait les couchages, organisait les bagages avec le souci d'une conversion cyclique de l'espace. Tantôt dortoir, tantôt salle commune. Certains disposaient des petits braseros pour préparer le thé, interdits par la compagnie mais tolérés par le personnel ferroviaire par camaraderie de classe. Des familles s'isolaient derrière des couvertures d'où montaient une berceuse ou des chuchotements. Une communauté se mettait en place, conférant au wagon des allures de baraquement provisoire. De camp de déplacés.

Pour la première fois depuis sa nomination, S. réfléchissait à sa nouvelle vie. Elle promettait de différer fondamentalement de ce qu'il avait connu jusqu'à présent. Il se réjouissait de ce changement dont il n'avait pourtant pas une idée précise. Les exemples lui manquaient.

Le Délégué

Les Délégués des villes étaient des ministres auxquels il ne pouvait se comparer et son enfance rurale était loin. Même au grade subalterne, la fonction le différenciait du commun. Surtout à la campagne. Il s'interrogeait sur la position dans l'échelle sociale d'un notable de village par rapport à un obscur commis de bureau. Était-ce même comparable ?

Une alléchante odeur de soupe flottait. Mis en appétit, il attaqua le cornet de petits pâtés en croûte acheté sur le quai. Tout lui faisait défaut. Cependant, la perspective de passer une dizaine de jours à paresser sur cette couchette close lui plaisait. Telle une transition méditative vers une autre vie. Il se promet de s'organiser dès le lendemain. Il s'essuya les mains avec son mouchoir, se cala contre la paroi vibrante et s'endormit.

Plus tard, la pépie et la chaleur le tirèrent de son sommeil. Les pâtés lui avaient asséché la bouche. Le wagon était presque silencieux. C'est-à-dire que l'agitation humaine soustraite, persistait seul le roulement des bogies, pareil à la trame du vacarme diurne. S. se passa les mains sur le visage. Il ouvrit le col de sa chemise. Il bascula, se laissa glisser le long des couchettes superposées et prit pied sur le plancher. La lumière, toujours aussi vive, inondait le couloir bordé de tentures hétéroclites où se reconnaissaient des manteaux, des couvertures de voyage, une bâche, des sacs en toile de jute. Deux ou trois corps endormis gisaient dans l'allée même, excédentaires, n'ayant pu trouver place dans les stalles. S. hésita, se décida, sans raison, pour l'arrière du train.

Aux abords des cuisines, sur les tables, des dormeurs encore ronflaient bruyamment. De telle manière que les odeurs corporelles de pieds et de sueur se conjugaient aux relents de nourriture froide et de vin renversé, et qu'il fallait une bonne raison pour venir ici. S. posa la

Le Délégué

main sur l'épaule d'un employé à la porte de l'étroite souillarde, avachi contre la cloison, tête renversée et bouche béante, semblable à quelque piège à mouches, dont les yeux s'ouvrirent avec mollesse. S. demanda de l'eau. Il demanda aussi s'il pouvait garder la bouteille. L'employé pointa le tarif à la craie sur la cloison de bois. S. acquiesça et alors but au goulot. Il paya, but encore tout en examinant la gargote roulante où les convives semblaient avoir été terrassés d'un seul coup, tous ensemble, victimes d'un fulgurant empoisonnement collectif. L'employé tendit la main, s'empara de la bouteille qu'il recompléta et rendit. S. remercia.

Les vitres se teintaient peu à peu. Dans les couloirs, des rideaux improvisés s'entrouvraient, laissant poindre des visages chiffonnés et terreux. Sur la plate-forme de la voiture de S., une jeune femme, nez collé à la vitre, tentait de percer le brouillard où filtraient les premières lueurs de l'aurore. Elle recula tandis que S. s'immobilisait, hésitant, l'esprit vide. Enveloppée d'une pelisse d'homme, la chevelure libre, elle paraissait très jeune. Un reste de langueur nocturne brouillait ses traits et, de façon troublante, renvoyait à l'intimité sensuelle du sommeil. Il surprit son regard vers la bouteille et lui proposa de l'eau sans penser qu'il n'avait pas de verre. Elle refusa avec politesse et un sourire charmant.

– Savez-vous où nous sommes ? questionna-t-elle.

S. l'ignorait mais lui certifia qu'il pourrait la renseigner, que pour ça il devait étudier sa carte. Il fut sur le point de lui en expliquer l'origine et aussi de lui apprendre sa nomination, cause de sa présence dans ce train pour rejoindre son poste dans un village lointain. La jeune femme hocha gravement la tête. Pas à cause des explications à propos de son voyage qu'il n'avait pas données et qu'elle ne pouvait avoir devinées, mais pour la carte, comme si c'était là une chose très conséquente. Cette atti-

Le Délégué

tude lui parut enfantine : la réaction d'une fillette face à une chose mystérieuse. S. y vit la confirmation de son jeune âge. Alors il eut un peu honte, comme si les confidences retenues à temps avaient été destinées à une femme, et qu'elles procédaient d'un projet inconscient et inavouable de séduction. Il se sentit vieux, avec une brutalité à couper le souffle. Ça lui arrivait parfois. Ou plutôt il ressentit la réalité de son âge, telle que la lui signifiait le ton confiant de son interlocutrice. Il ne présentait nul danger sentimental. D'autres fois, c'était des regards qui l'enjambaient. S. avait connu peu de succès. À présent survenaient des générations de femmes pour lesquelles il n'existerait pas. La vie, sournoisement, rétrécissait le périmètre. Assombri, il l'assura qu'il l'instruirait de leur progression, tout en excluant avec irritation et amertume de lui montrer la carte.

Les voitures reprenaient vie. Dans la stalle vis-à-vis de la sienne, assise sur le rebord de la couchette basse, une femme nattait ses cheveux. Ses gestes précis, machinaux, excluaient toute coquetterie, allaient droit au but, à la commodité d'une telle coiffure dans les conditions précaires du voyage. Ses traits gracieux, pleins de vitalité et de bonté, incarnaient ce don que possèdent certains êtres de mieux résister que d'autres aux assauts du temps et de la vie. À cet instant, S. remarqua les enfants qui dormaient sur la couchette intermédiaire. Ils l'aidèrent à préciser le profil de la voyageuse, celui d'une jeune mère portée par l'élan de la jeunesse et l'amour maternel, résistante à la fatigue mais aussi qui compte ses joies. Le parapent d'un manteau dissimulait toujours la couchette supérieure. Le renfort d'un mari n'apportait rien au portrait, le surchargeait inutilement. Il ne collait pas avec l'autonomie et l'énergie que dégageait sa personne. Celles d'un être rompu à ne compter que sur lui-même. S. la

Le Délégué

salua. Il s'apprêtait à se hisser lorsqu'elle l'interpella. Avait-il un arrangement pour sa cuisine ? S. n'avait pas réfléchi à la question. Il savait le train pourvu d'un restaurant en première classe, en principe ouvert à tous à condition de pouvoir s'offrir ce luxe, et de gargotes en seconde et troisième. Il supposa que cette variété de solutions avait satisfait son esprit. La question ne s'était pas posée.

– Non, aucun, répondit S., qui ne voyait pas bien où cette réponse pouvait le conduire.

– Dans ce cas-là, si vous le voulez, vous pouvez vous joindre à nous.

Et elle annonça le prix forfaitaire à la journée, plus un supplément pour la bière. S. n'en buvait pas. Il était accoutumé à ne boire que de l'eau, et s'en contentait. La femme opina.

– Nous mangeons ici, précisa-t-elle en désignant un plateau en planches glissé sous une paillasse. (Jeté en travers de l'allée, d'une couchette à l'autre, il servait de table.) C'est convenu, alors ?

– Oui, c'est d'accord, confirma S., en reprenant son ascension.

La femme agrippa le bas de son pantalon.

– On paye la veille pour le lendemain... ou d'avance pour plusieurs jours. Il faut que j'achète. Comme on ne s'est pas accordé hier, il faut payer à c't'heure.

– C'est juste, reconnut S.

Il était à mi-hauteur. Il redescendit, préleva la somme dans son portefeuille et la lui tendit. La femme sourit avec cordialité, enfouit l'argent dans sa blouse et se mit à s'occuper de ses enfants qui s'éveillaient. S. gagna sa couchette. Depuis celle du bas où elle s'affairait, elle l'informa qu'il y aurait de quoi manger dans une demi-heure. Ça lui allait. Il déploya sa carte.

Agenouillé sur le maigre futon loué à la compagnie, il se tordit le cou pour apercevoir le paysage à travers

Le Délégué

l'étroite bande de fenêtre qui bordait sa couchette. Une campagne vallonnée, semée de fermettes aux murs et aux toits de bois, défilait sous ses yeux. Sur les crêtes se massaient les forteresses noires des sapinières. Une lumière grise rapprochait l'horizon. S. demeura ainsi un moment dans l'attente d'un improbable indice qui lui aurait permis de se repérer, sans savoir lequel. Dans le même but, et sans plus de méthode, il interrogeait ses souvenirs depuis le début du voyage. Les lampadaires et les aiguillages d'une gare de triage, peu de temps après les premiers tours de roues. Le sifflet aigu d'une locomotive, à deux reprises, pour une raison inconnue. En fin de nuit, alors que son sommeil lui paraissait d'une étoffe plus légère : un roulement caverneux de convoi sur un pont métallique. Longtemps.

S. se redressa. Ses épaules effleurèrent le plafond de tôle dont le contact glacial le fit frissonner. Sur sa carte, aussi schématique qu'une carte au trésor, trois fleuves croisaient l'itinéraire en pointillé jusqu'à son poste. S. ne se souvenait plus de leur importance respective. Néanmoins, si c'était un fleuve qu'ils avaient traversé, à l'aube, ce ne pouvait être que le premier, eu égard à son éloignement de la capitale. Dans ce cas, la nuit prochaine les verrait gravir une chaîne de plateaux élevés. À moins que le pont interminable n'enjambât tout autre chose, une zone de marais par exemple, omise sur la carte. De telle sorte qu'ils pouvaient se trouver tout autre part.

Il replia la carte. Il lava ses mains avec un peu d'eau versée dans le creux de sa paume, au-dessus du couloir, après s'être assuré qu'il n'éclaboussait personne. À l'aide d'un linge mouillé, il fit de même pour le visage, insistant sur les yeux et la nuque, passant dans le col de la chemise. Il but et cala la bouteille avec son bagage. Sans vraiment y penser, il prit soin de dissimuler sa sacoche armoriée sous sa couverture.

Le Délégué

Une à une, les victuailles du petit déjeuner s'alignèrent au bord de sa couchette. Depuis le bas, la femme délivrait ses mises en garde.

– Attention, c'est brûlant. Je viens de verser l'eau. Prenez garde à ne pas l'écraser. Encore chaud, ça ne se tient guère sitôt décoquillé.

Il y avait un pot de thé, un œuf dur, un brouet de céréales et des figues sèches.

– Ça ira ?

– Oui, répondit S. C'est très suffisant. Merci.

Il s'assit en tailleur, la nuque ployée pour épouser l'incurvation du toit. Il commença par l'œuf. Au moment où il regrettait le pain, il eut l'heureuse satisfaction de voir apparaître deux galettes beurrées sur un papier d'emballage. Il sourit, piqué par cette coïncidence. Voilà comment devaient être les bons serviteurs, s'amusa-t-il à penser, habiles à deviner et à prévenir les attentes de leur maître. Se faire servir avait du bon. Et il se donnait des airs en engloutissant son œuf dur à grosses bouchées. Plus sérieusement, la débrouillardise de la femme l'épatait. Elle était montée avec ses provisions. Ensuite, aux arrêts, la foule des paysans qui assiégeaient les trains lui permettait d'assurer le ravitaillement. S. ne doutait pas que son petit commerce était rodé. Une main se tendit à laquelle il remit la cuillère et le bol de brouet vide. Il se mit à mâcher les figues en alternance avec des gorgées de thé brûlant.

À présent le wagon bouillonnait. Ici ou là, de la vapeur s'échappait des théières posées sur des braseros. Des odeurs de nourriture circulaient. On s'interpellait dans une cacophonie de paroles joviales, en rangeant les couvertures molletonnées qui avaient servi pour la nuit. Un désordre de baluchons obstruait l'allée.

S. passa la journée allongé sur sa couchette. L'incessant brouhaha, la résonance du roulement métallique,

Le Délégué

calfeutraient ses oreilles. Ses yeux fixaient le plafond qu'une rosée de condensation vernissait. Il s'absorbait dans le spectacle des gouttes qui naissaient et glissaient le long de la tôle cintrée. Elles dessinaient un réseau entrelacé sur lequel elles couraient par saccades, d'abord hésitantes, accélérant brusquement lorsque deux fusionnaient, ou bien ralentissant, comme s'épuisant, redémarrant ensuite au gré des vibrations.

Ses pensées vagabondaient. Dans son livre d'écolier, autrefois, passait le traîneau à trois chevaux, la troïka rapide, sonnante de grelots, qui emportait un Délégué de ce temps-là. Tête droite et nue malgré le froid, le visage inflexible. Les paysans figés au bord de la piste semblaient échapper à ses regards. À part cette illustration édifiante et lointaine, S. ignorait tout de la vie d'un tel personnage. En l'occurrence, la sienne désormais. Seulement sa candeur d'enfant l'avait déserté ; la méfiance de l'adulte lui soufflait qu'un tel luxe dépassait la position d'un Délégué, fût-il de classe supérieure. Il rognait l'image, supprima deux chevaux, effaça les dorures du traîneau, alla jusqu'à renvoyer le cocher pour s'emparer lui-même des guides. Restait qu'en dépit de ces restrictions, il ne piétinait pas dans la neige.

Sa nomination lui était tombée dessus contre toute attente. De la même manière que le départ de sa femme. L'enfant qu'elle lui avait en vain réclamé lui manquait parfois. Bientôt une décennie qu'il s'accommodait avec la solitude. À certaines périodes, cette absence avait été si douloureuse qu'elle avait pris la forme d'une présence en creux, l'accompagnant à chaque minute, hantant son esprit, presque palpable à ses côtés. Mais glacée, modelée d'attente viscérale, de frustration. Une fois ou deux, il avait dû retenir ses bras de s'élever à son insu, de se refermer, d'êtreindre le vide. Sa chair appelait, son être entier appelait, depuis son ventre à nu qu'aucune autre

Le Délégué

chair ne venait recouvrir et réchauffer. Les larmes l'avaient submergé. Désespérées. Sa volage maîtresse avait endigué la brûlure sans l'éteindre. Aucun n'aimait l'autre, ils ne le disaient pas, ne faisaient pas semblant. De temps en temps, ils étaient ensemble, ce qui ne sous-entendait rien.

Les rires des enfants de la femme montaient jusqu'à lui. Une pareille compagne lui conviendrait-elle ? Nantie également d'une fillette et d'un garçonnet déjà en âge de recevoir les enseignements d'un homme porté à la réflexion tel que lui ? La pensée que sa vie puisse se dérouler en pure perte, sans donner à entendre sa vision, lui était insupportable. Quelque chose comme un effroyable gâchis, une vaine occurrence. Précisément ce que sa vie avait été jusque-là. Une certitude le minait, celle que le garçonnet qu'il avait été ne serait pas fier de l'homme qu'il était devenu. Elle le déprimait. Certainement il n'y avait pas de pire déchirement.

Sa nomination lui offrait une seconde chance. C'est à cette conclusion que le conduisit sa méditation tandis que le train l'emportait vers un territoire inconnu. La succession des jours gris, telle un goutte-à-goutte délétère, s'arrêtait là. Il entamait une vie nouvelle. Il se plaisait à le croire. Allongé sur sa couchette, le corps bercé par le ballonnement, il goûtait cette croyance et la griserie dont elle le remplissait.

Les jours s'écoulèrent ainsi, que S. notait dans un cahier revêtu de toile noire. Il lui avait été remis en même temps que son équipement. En découvrant les armes dorées de la République imprimées sur le plat, il comprit que le cahier avait un usage réglementaire. La question de savoir comment il serait renouvelé étonna le fourrier. Pour S. elle était naturelle. Il prit garde de ne rien laisser paraître de son désarroi face à cette réaction inattendue, et les choses en étaient restées là. À présent,

Le Délégué

en dessous d'un en-tête administratif : *Josef Strauber, Délégué du district de Lurna*, s'étagaient des dates pauvrement commentées : jour du départ, premier jour de voyage, second, ainsi de suite. S. n'était pas content de lui, son manque d'inspiration l'affligeait. À peine avait-il commencé sa mission que son esprit routinier et dépourvu d'imagination menaçait de la saboter. Comme tous les régimes politiques, la République vivait d'informations. S. ne doutait pas qu'on attendait de lui autre chose qu'un calendrier squelettique. Pourtant les événements ne manquaient pas, malgré l'apparente monotonie du voyage. Qui sait si leur relation n'aurait pas intéressé les autorités.

Par exemple, le vol. Il s'était produit en première classe, mais les chefs de voiture formés en milice avaient mis la main sur le voleur ici, en troisième classe. Pour être précis, dans le wagon amont. Le groupe coiffé de casquettes crasseuses, uniques vestiges de l'uniforme réglementaire, défila sous lui. Le voleur avait le visage ensanglanté. Les agents lui avaient flanqué un acompte sur le traitement qui l'attendait lorsqu'ils le remettraient à la police à la prochaine gare. Il avançait encadré par ses gardiens à la mine inflexible, groggy, le dos martelé de bourrades. Des voyageurs faisaient cortège. Nul ne savait ce qu'il avait volé. Ou peut-être seulement tenté. Et si c'était bien lui le coupable. Ses lèvres tuméfiées, scellées sur ses dents cassées, témoignaient de la part accordée aux explications. Des rumeurs s'échangeaient, condamnation superstitieuse de cette atteinte à un ordre établi, quel qu'il fût. Les chefs de voiture se chargeaient de la basse besogne, pensant sans doute se valoriser. Une lueur de fierté dans les yeux, allumée par cette occasion de prouver leur loyauté, de manifester un brin de pouvoir qui les différenciait un tant soit peu de la masse. Plus tard, répondant à une impulsion, comme s'il

Le Délégué

agissait en service commandé, S. parcourut les voitures de troisième à la recherche du prisonnier. Sans succès. Le larcin alimentait les conversations, enrichi de versions multiples.

Un autre client s'était joint aux repas préparés par la femme. Ils les prenaient sur le plateau en planches posé sur les couchettes du bas qu'il suffisait de glisser sur l'une ou l'autre pour ouvrir le passage lorsqu'un voyageur se présentait. Les jeunes gens, eux, escaladaient l'obstacle par les rangées supérieures en commandant de ne pas se déranger, tout sourires et bonne humeur. Sans l'avouer clairement, le nouveau convive ne semblait pas blâmer le voleur. Il lui trouvait des excuses. À se demander si lui-même n'avait jamais volé. La femme ne participait pas à la conversation. Elle veillait à ce que les bols et les verres fussent pleins, surveillaient la cuisson des galettes sur le brasero. S. estimait que sa fonction de Délégué ne l'autorisait plus à écouter ce genre de propos avec indifférence ; encore moins à les ignorer. Tout comme il ne pouvait pas se tenir en dehors de l'affaire elle-même. Pareil cas le mettait de toute évidence sur le devant de la scène. S. s'interrogeait. Devait-il révéler sa position aux chefs de voiture ? Une considération tardive lui offrit une porte de sortie : il n'était pas dans son district. Tranquillisé, cette prise de contact avec le devoir se grava néanmoins dans son esprit.

Cette nuit-là, des gémissements étouffés le tirèrent de son sommeil. Le réveil ne fut pas brutal. Les geignements se faufilèrent d'abord jusque dans ses songes, s'y incorporèrent avant de se préciser, de s'incarner, de devenir un bruit extérieur à part entière. Alors, l'illusion que cette plainte, ou ce qu'il prenait pour telle, avait pu s'élever en lui, résonner dans son théâtre intérieur, se perdit d'un seul coup, pareille à une bougie soufflée. Le monde

Le Délégué

réel reprit sa place. Sa chemise collait à sa peau moite ; comprimée contre l'écharpe roulée en boule compacte qui lui servait d'oreiller, l'oreille sur laquelle il dormait lui cuisait.

La voix se faisait toujours entendre. Contenue. Irrégulière. Déshabillée de son mystère désormais. Celle d'une femme que remplit peu à peu la jouissance, qui va vers elle, à sa rencontre. Dont le corps se tend pour retenir à la fois le plaisir et les gémissements. S. écoutait. Aucune pulsion ne frémissait en lui. Nul trouble. Il n'envisait pas ce couple. Au contraire, il pensa qu'il aurait eu du mal à faire cela au milieu de tous ces gens endormis. D'autres que lui devaient entendre. Sa femme et sa maîtresse n'étaient pas, bien sûr, les seules femmes qu'il ait connues. Seulement les plus pérennes. En matière d'amour charnel, sa femme manquait totalement de fantaisie et de passion. Les gestes de sa maîtresse, plus joyeuse et inventive, maquillaient son indifférence. Il tenait pour insignifiants les furtifs et bégayants rapports avec des conquêtes d'un jour. S. parvenait à cette conclusion, accueillie avec tranquillité, qu'il n'avait jamais perdu la tête dans ces moments. Ni d'ailleurs dans d'autres circonstances. Aucune ivresse n'avait, ne serait-ce qu'une fois, terrassé sa conscience. Pour tout dire, le coût ne lui avait pas procuré autant de satisfaction que – il chercha la comparaison la plus pertinente – la contemplation d'un arbre ou la lecture d'un poème. On n'entendait plus les plaintes énamourées. Des toux, des ronflements, peuplaient la nuit baignée d'air tiède.

Malgré le peu de confort de la cabine de bain, un simple cuveau flanqué de deux brocs, l'un d'eau chaude le second d'eau froide, S. se sentait revigoré. Supportant de vivre, satisfaction qu'il ne confondait nullement avec du bonheur. Son hôtesse cuisait des galettes sur le

Le Délégué

brasero tandis qu'il sirotait du thé assis sur la couchette inférieure. Le second convive avait déjà achevé son déjeuner. Contrairement à son habitude, la femme entretenait la conversation :

– Ce sera donc la pluie...

Le train s'était réveillé sous un ciel bas et sombre. À présent, des gouttes éparées perlaient sur les vitres.

– Oui, acquiesça S.

– ... plutôt que la neige, elle compléta. Quoique la neige, c'est pas bien intéressant non plus.

En effet, la neige n'était pas avantageuse pour une multitude de raisons. Par exemple pour se déplacer à pied, ou à cheval. Pour travailler à la toiture d'une maison. Pour creuser une tombe. Mais la femme n'était ni colporteur ni charpentier ni fossoyeur. Elle n'avait aucune de ces tâches à accomplir. Ni nulle autre, quelle qu'elle soit, dont la neige augmenterait la difficulté. Elle parlait donc en général. D'un point de vue commun. En quelque sorte au nom de tous les hommes laborieux. S. convint qu'en effet, la neige, pas plus que la pluie, n'était bien intéressante.

– Le train s'arrête au moins trois heures à Yépan.

– C'est grand ? questionna S.

– Non ! Mais beaucoup de paysans viennent des alentours. On peut se ravitailler.

– Ah, c'est pour ça, s'exclama S. auquel le nom de Yépan ne disait rien.

– Pour ça, quoi ?

– Pour ça que le village ne figurait pas sur la fresque cartographique...

Il s'interrompit juste à temps, évitant de nommer : la salle des Délégués – et peut-être de se trahir.

– ... parce qu'il est trop petit.

– Oui, confirma l'hôtesse, sans prendre garde à la confusion de S.

Le Délégué

Quelques heures plus tard, le train ralentit peu à peu et se mit à rouler mystérieusement au pas pendant plusieurs milles. C'est ainsi qu'il vint s'immobiliser, sans que les freins aient grincé, comme en fin de course, dans la minuscule gare de Yépan.

Dans l'instant, le convoi fut assiégé par les cris. Sortie de nulle part, une horde de paysans loqueteux, toutes générations et sexes confondus, se rua aux portières. Quantité de produits de toutes sortes jaillissaient des paniers et des hottes. Légumes, viande séchée, poissons salés, couvertures de laine, fourrures, charbon de bois. Une neige légère voletait au-dessus des têtes. (Au bout du compte, c'était elle qui s'était présentée, et non la pluie.) La gare, coque de bois gris, tanguait dans le vent, amarrée à la voie ferrée par un quai de planches. De tous côtés, le regard courait sur la plaine laiteuse, à peine froissée, jusqu'à l'horizon couleur de mercure, à la fois fluide et clos.

S. sauta dans la neige. Il ne perçut le froid qu'une fois dégagé de la grappe humaine qui grouillait au pied des marches de la voiture. Alors l'air glacé l'enveloppa telle une main énergique. Carrée dans la portière, il reconnut l'hôtesse qui affrontait en même temps trois villageois. Elle s'agitait beaucoup, érigeait un rempart de son corps dilaté par une lourde capote. Dans son dos, s'énervait la marée des voyageurs à laquelle elle faisait barrage. L'enjeu se composait de pommes de terre, d'œufs, de beurre. Elle les voulait et repoussait les autres clients dont la rivalité risquait de tourner les têtes des paysans et de doper les prix. Une maîtresse femme, fougueuse, le verbe haut, s'était substituée à la paisible hôtesse. Elle agrippait un panier que la paysanne défendait. Celle-ci clamait qu'on l'assassinait. Elle se calma net quand l'hôtesse brandit l'argent sous son nez. Comme hypnotisée.

S. grimpa sur le quai. Il frappa du talon pour éliminer

Le Délégué

la neige de ses bottes. Des gens emmitouflés avaient pris possession de l'auvent, étendus, assis, immobiles, attendant on ne savait quoi, à présent que le train, unique événement plausible en ce lieu, stationnait devant eux. Peut-être s'abritaient-ils, c'était tout. À l'intérieur de la gare, régnait la même occupation passive, engourdie, améliorée par la présence d'un poêle tiède. Une cantine fonctionnait sous une tente de grosse toile blanchâtre. Deux baquets d'eau grasse fumaient à l'extérieur à proximité d'un feu, dans une trouée de neige fondue. S. s'attabla sous la bâche, près de l'entrée, en compagnie de trois autres dîneurs répartis irrégulièrement sur les bancs de bois brut. À l'extrémité, deux hommes aux mains crasseuses absorbaient une bouillie de blé en buvant un liquide trouble et fermenté. Ils ne conversaient pas, les yeux rivés au bois grasseux, oublieux du passé, insoucieux de l'avenir, la pensée aimantée par le va-et-vient de leur cuillère, plantés dans cette parenthèse de répit. Le présent, qui seul comptait.

S. approuva la proposition de la cantinière, une femme morne et affairée, les manches retroussées jusqu'aux coudes malgré l'air coupant, les mains rouges, les cheveux tirés avec force en arrière et ensachés dans un foulard sur la nuque. Du porc salé et des navets. S aimait les plats à base de salaisons. Il ne se souvenait pas en avoir tellement mangé dans son enfance. Pourtant cette préférence devait bien provenir de quelque part. Et d'où, sinon de cette période bénie dont on ne se remet pas ? Ce paradis perdu où on ne retourne jamais.

La clientèle était clairsemée. S. porta ses regards sur le troisième commensal. C'était son plus proche voisin. Étendant le bras, il aurait pu le toucher. À l'instar des deux autres, il avait répondu à son salut : « Bonjour », troisième et dernière réplique du triple écho. Puis, avec une civilité désincarnée, incongrue parmi ces êtres tai-

Le Délégué

seux, vaincus, il avait ajouté : « Bienvenue. » S. l'avait remercié. Peut-être l'homme était-il âgé ? Ses traits pouvaient en donner l'impression. En même temps, ils dégageaient une ardeur dérangeante, dure, qui se montrait sans entrave. Elle rendait l'estimation difficile. Entre les deux : ni quadragénaire installé, ni vieillard cacochyme. Ses yeux gris-bleu, d'une couleur elle aussi gênante car incertaine, produisaient un regard mobile, aiguisé, secret.

Une courte barbe, rêche et grisonnante, hérissait ses joues creuses et son menton étroit. Aucune trace de mansuétude à l'égard de ses voisins, *a fortiori* de l'humanité sous quelque forme qu'elle se présentât, n'émanait de ce visage osseux. Les lèvres fines, à peine visibles, semblaient ignorer la compassion. Chacun pour soi, l'être humain étant ce qu'il est, cristallisé à partir de son noyau d'égoïsme dont la forme la plus archaïque s'éta-
lait devant ses yeux à travers ces êtres animés par le seul instinct de survie. Plus qu'une opinion, on devinait là une morale. S. remua sur son siège, parcouru d'une morsure diffuse. Ses épaules se contractèrent. Il tira sur le col de sa veste. Un air glacé soulevait les bas de la tente à la manière d'un chat rôdeur, rampait sur le sol d'herbe pourrie par le gel et le piétinement. Surtout S. ne détachait pas son regard de l'homme ; le froid montait de l'intérieur.

Sans être neuve, sa veste matelassée, exempte de déchirure vomissant sa ouate, luisait moins que les autres et était plus épaisse. Sa chapka intacte, confectionnée dans une peau soigneusement tannée, était posée sur le banc. À côté de son écuelle vide, sous son regard comme pour mieux en assurer la surveillance, trônait une paire de moufles. Sans doute les seules en la possession des mangeurs sous la tente. Elles trahissaient sinon une aisance, du moins une capacité à s'offrir un

Le Délégué

confort appréciable : se protéger du froid en faisait partie.

Soudain, trois hommes firent irruption dans la cantine. De lourds manteaux en peau retournée caparaçonnaient le premier et le dernier. Non plus que leurs bonnets fourrés, les pelisses n'étaient pas réglementaires. Au contraire de l'étroit triangle de l'uniforme visible dans les cols qui n'avait échappé à personne. Entre eux, S. reconnut le voleur du train. Celui qui était passé sous sa couchette, quelques nuits plus tôt, encadré par les agents ferroviaires et escortés de passagers avides de dérivatifs. Des ecchymoses anciennes marquaient ses pommettes et son front. Il tenait ses mains devant lui, jumelées par des menottes en fer épais, propres à immobiliser un gorille.

Le trio s'avança au commandement du second garde. Le pan de son manteau dévoila le canon d'un fusil. La graisse, la crasse, la sueur, avaient revêtu l'arme d'une patine uniforme, de telle sorte qu'elle paraissait moulée d'une seule pièce et que la différence des matériaux entre l'acier de la culasse et le noyer de la crosse n'existait plus, ni par la couleur ni par la texture. Curieusement cet aspect de vétusté, au lieu de diminuer l'impression d'extrême dangerosité que dégageait l'arme, l'affirmait, comme si elle était avant tout le reflet d'un usage long et intensif, et, au bout du compte, d'une capacité homicide éprouvée. Une chose homogène, en cohérence avec une idée unique, celle de tuer.

Ils prirent place au fond de la tente. En silence, les mangeurs déjà attablés s'écartèrent, glissèrent sur les bancs, se concentrèrent à l'autre extrémité de la table. Les paroles lentes et émiettées recommencèrent à bruire lorsque les soldats se mirent à mastiquer le pain et le poisson fumé et à boire le thé brûlant. Le prisonnier se